

ARTS ET MÉTIERS

A. DUMOULIN

LE DIAMANT



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS.

Le Diamant

PAR

A. DUMOULIN

L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS.

CHAMPS DIAMANTIFERES.

Les apparences sont trompeuses. Vous n'en pourriez trouver plus bel exemple que celui de la plus précieuse de toutes les pierres : le diamant.

Tous, nous connaissons la houille, et nous éloignons soigneusement nos doigts de son contact. Les diamants ornent les bagues et les vêtements des riches, les couronnes et les sceptres des princes et pourtant, diamants et charbons : c'est tout un !

La houille est reléguée dans des caves lointaines et spéciales et la bonne ménagère craint, pour ses corridors reluisants, le passage de la noire et fine matière.

Les trésors de la Tour de Londres, du Kremlin à Moscou (avant la révolution des Soviets), ceux du Louvre, à Paris, regorgent ou regorgeaient des plus beaux diamants de la terre. Chacun d'entre eux avait son histoire, souvent sanglante.

Et, pourtant, le diamant n'est que du charbon pur et, comme tel, il se consume : il brûle. Deux savants : Lavoisier et Davy, en ont fait la coûteuse expérience. Ils placèrent un petit morceau de la pierre rare en plein foyer d'une loupe de verre puissante, et l'analyse du gaz ainsi produit, accusa une composition identique à celle de l'acide carbonique qui s'échappe de nos foyers, lorsque la houille y flambe.

« L'apparence est trompeuse » !... Nous pouvons encore répéter le mot dans un sens plus profond. Le charbon est sale, répugne ; le diamant se manie avec une sorte de respect ; le charbon est relativement bon-



Le transport du diamant au Brésil.

marché(heureusement!) et le diamant se paie à prix d'or. Cependant, lequel est le plus utile des deux? La houille est le pain de l'industrie; les diamants ne sont que les hochets de la vanité.

Ainsi la valeur des choses ne se fixe pas toujours selon leur véritable utilité, le luxe et l'ostentation ont également leur mot à dire.

* * *

Le diamant était déjà recherché dans les temps les plus reculés. Mais ce n'est qu'au XV^e siècle qu'on découvrit la taille qui lui donne ses feux ruisselants et ses scintillations éblouissantes. Avant cette époque, il fallait se contenter d'une sorte de polissage. Le diamant est la plus dure de toutes les pierres qui ne peut être entamée que par un autre diamant.

Au commencement, le diamant nous arrivait uniquement des Indes. En l'année 1723 l'on en découvrit au Brésil. Le gouvernement exploita lui-même les mines. Les districts diamantifères avaient une administration distincte et personne, en dehors des travailleurs de la mine, n'était admis dans ces régions fermées. La main d'œuvre était presque exclusivement nègre: des esclaves qui peinaient du matin jusqu'au soir et auxquels il était à peine laissé quelques rares minutes pour se nourrir!

Le sable qui contenait toute sorte de matières étrangères était lavé. Les pierres faisaient l'objet d'un examen minutieux. Lorsqu'un nègre trouvait un gros diamant, il recevait... un paquet d'habits... et la liberté; par contre, lorsque de toute une journée le malheureux ne trouvait rien, il recevait souvent, une volée... de coups.

Actuellement, la grande quantité de diamants nous arrive de l'Afrique du Sud, où ce fut en l'année 1866 que l'on découvrit la première pierre précieuse.



Un pauvre chasseur d'autruches trouva, un beau jour, dans le « veld », de petites pierres brillantes qu'il ramassa pour servir de billes à ses enfants. Un colporteur passait par là en ce moment. Il tourna et retourna les cailloux vitreux de tous côtés, et finalement cria, tout abasourdi, que c'étaient des diamants.

Le chasseur, d'abord, n'en voulait rien croire, mais à la fin, sur les instances du marchand ambulante, il résolut de faire évaluer les cailloux par des gens du métier. Et,

de vrai, le nomade avait eu raison. Les petites boules étaient du diamant et leur vente rapporta 12.000 francs,

qui furent partagés avec le colporteur, par le chasseur soudain enrichi ; car à cette époque 12.000 francs en valaient plus de cent mille d'aujourd'hui.



Peu après, un simple cafre eut une rencontre plus rare encore ; lui aussi, il

trouva une petite pierre glauque, qui, après avoir passé de mains en mains, fut enfin acquise par un Anglais au prix de 250.000 francs. Ce diamant fut baptisé « L'Etoile du Sud » et appartient au duc de Dudley, lord anglais.

La nouvelle qu'il y avait du diamant au Cap attira des nuées d'aventuriers.

Que de fouilles, que de recherches, et, pour des milliers de prospecteurs, que de désillusions ! La fièvre fut courte et se calma comme elle était montée.

Tout de même, des terrains diamantifères se découvraient. Ce furent d'abord les rives du « Vaal », puis dans la partie ouest du Griqualand où bientôt (en 1871) une

ville s'éleva, Kimberley, dans le voisinage de laquelle, maintenant encore, se rencontrent les mines les plus importantes. Kimberley se développa rapidement et compte déjà cinquante mille habitants. Un chemin de fer la relie à la ville du Cap.

Le sol, autour de Kimberley, est un composé d'argile bleue, qui contient du diamant. Mais ne vous imaginez pas que ceux-ci ne coûtent que la peine de les ramasser. L'exploitation des régions diamantifères exige une mise en œuvre patiente et coûteuse, et même, à un degré tel, que le nombre fut considérable de ceux qui durent abandonner la lutte. Au début, il y avait 3228 concessions (c'est ainsi que se nomment les terres d'exploitation). Le tout fut absorbé par quatre sociétés anonymes qui finirent par se fusionner en une seule, universellement connue sous le nom de Compagnie De Beers.

La glaise bleue, après son extraction, est soumise à des lavages répétés, puis à des tamisages successifs, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des tas de pierres. Celles-ci font alors l'objet d'un examen minutieux. Parfois le résultat est négatif, car il ne se rencontre pas régulièrement des diamants parmi ces pierres.

La poursuite du diamant est devenue une véritable exploitation minière : les puits se creusent profondément sous terre ; il y en a qui s'enfoncent jusqu'à 300 mètres de la surface. Ils sont éclairés à l'électricité et le travail à la vapeur règne en maître.

L'on trouve également de petits diamants dans les régions arctiques telles que la Sibérie, la Russie, la Laponie et l'Amérique boréale, mais, comme nous l'avons déjà dit, c'est l'Afrique du Sud qui presque exclusivement, alimente le commerce diamantaire.

Les diamants dont l'eau est tout à fait pure, ne se rencontrent qu'en fort petite quantité ; aussi en distingue-

t-on de bien des nuances différentes ; mais le plus précieux reste toujours celui qui est le plus blanc.

Le poids s'en évalue en carats. Ce nom provient des graines sèches d'un arbre ; graines qui, par leur poids très régulier, étaient employées jadis aux Indes pour peser l'or et les pierres précieuses. Le carat ne représente pas partout un poids identique. En Hollande, il vaut 205.120 milligrammes ; en France, 305.500 ; à Hambourg, 205.440. D'habitude l'on se sert du carat en usage dans l'endroit de la vente.

* * *

Quoique le diamant soit avant tout un article de joaillerie, il est susceptible de rendre de vrais services. Il sert à polir des pierres d'une exceptionnelle dureté, à couper le verre. Il s'utilise également dans la gravure et dans l'horlogerie où il enchâsse les pivots des roues, comme dans les montres fines.

Toutefois, s'il est destiné à servir de bijou, si l'on veut qu'il acquière son incomparable éclat et qu'il projette les mille nuances de ses reflets lumineux, le diamant sorti de sa cachette à l'état brut, doit être taillé. Cet art de tailler le diamant a été inventé par un Flamand. C'est ainsi que la taillerie du diamant a toujours fleuri dans les Pays-Bas et y fleurit encore.

L'INVENTEUR DE LA TAILLE DU DIAMANT

Au coin de la rue Leys et de la rue de Jésus, à Anvers, enchâssée dans un pignon, se voit l'image assise d'un homme qui présente une petite boule de verre en guise de diamant.

Cette sculpture est un hommage rendu à Louis de Berchen (ou de Berchem) l'inventeur de la taille du diamant. Avant l'année 1476, la taille du diamant était un art inconnu ; on le portait simplement poli.

Louis de Berchen vivait donc au XV^e siècle, et ce, dans le port de Bruges, célèbre, alors, par son énorme commerce. Son père, qui le destinait à une carrière scientifique, l'avait envoyé à l'université de Paris, fameuse entre toutes.

Mais notre Louis n'y faisait rien qui vaille, quoique l'on ne pût pas précisément l'accuser de paresse. Il se livrait à des essais de tout genre et montrait pour les pierres fines un véritable attrait. Peut-être, comme tant de ses contemporains, se sentait-il fasciné par la recherche de la pierre philosophale ?

Le père de Van Berchen rappela son fils de Paris et l'autorisa à continuer ses expériences à la maison. Louis consacra tout son temps à la recherche de moyens qui rendraient le diamant plus beau et plus brillant. Après de longs et patients efforts, il tapa enfin dans le mille.

En premier lieu il frota l'un contre l'autre deux diamants. Après quoi, il saupoudra un moulin de la

poudre que le frottement initial avait donné et en approchant un diamant de cette poudre il réussit parfaitement à le polir. Ce premier procédé n'a pas varié depuis lors.

L'on vivait à cette époque en pleine prospérité. La

maison de

Bour-

gogne qui

régnait

aussi sur

les Flan-

dres était

connue

pour son faste

et sa splen-

deur; les ré-

cits que les

contempo-

rains ont pu-

bliés de sa ri-

chesse et de

ses trésors sont

à peine croya-

bles. Il n'y a

donc rien

d'étonnant à

ce que Char-

les le Témérai-

re, un de ses

ducs, attachât

une grande importance à l'invention de Van Berchen.

Dès que lui en parvint la nouvelle, il confia au jeune

homme trois diamants à tailler. L'ouvrage, pour l'épo-

que, était merveilleux et le prince, tout réjoui, récom-

pensa l'artisan... princièrement.



L'initiative luxueuse du duc fut bientôt suivie par la noblesse et même par la bourgeoisie riche. Tous, ils avaient grand soif de pierres précieuses et de bijoux. Alors, les tailleries de diamant prospérèrent incroyablement à Bruges, qui, à cette époque, était le marché de la plus grande partie de l'Europe, à cause de sa situation favorable et sûre, sur les eaux profondes et tranquilles du Zwyn.

Mais le Zwyn s'ensabla, en même temps qu'une guerre civile se développait. Les commerçants s'enfuirent et se fixèrent pour la plupart dans la ville d'Anvers, dont la prospérité naissante était favorisée par une situation unique sur l'Escaut.

La taillerie de diamant, elle aussi, prit son vol, et suivit les plus nombreux.

Ce que Bruges avait été, ce fut maintenant au tour d'Anvers de le devenir : une ville affairée, une résidence de commerçants plus opulents que des princes.

Anvers, elle aussi, était pleine de richesses et la taillerie devait y fleurir.

Puis, ce fut la domination espagnole, une période de brigandage, de pillage, de mise en feu et de mort.

De même que Bruges, naguère, Anvers fut délaissée par ses marchands, en quête de centres plus tranquilles. En 1585, la reine de l'Escaut succomba aux assauts du duc de Parme et, lorsque en 1648, les Hollandais obtinrent la fermeture de l'Escaut, la brillante métropole ne tarda pas à descendre au rang d'une petite ville de province.

La Hollande, avant tous les autres pays, s'enrichit de nos dépouilles. C'est là que les riches trafiquants de chez nous s'installèrent et nos frères du nord, vécurent ce qui dans leur histoire, s'appelle encore « l'âge d'or ».

La taille du diamant se fixa dans ces temps là à Amsterdam.

Après 1830, cette industrie fit sa réapparition à Anvers et les deux villes, maintenant luttent pour la prééminence mondiale de cette industrie.

Bien que dans d'autres parties du pays, l'art du diamantaire ait été également introduit, le centre le plus important n'en reste pas moins, Anvers avec ses environs.

La grande bourse des diamants se maintient dans la métropole et le club des diamantaires y possède, dans la rue du Pélican, à deux pas de la gare centrale, un hôtel aussi vaste que somptueux. De grandes tailleries avec les installations les plus modernes s'y rencontrent en nombre croissant et des milliers de gens y gagnent largement leur vie en brutant, en clivant, en sertissant ou en polissant le diamant.

Nous trouverons plus loin la signification de tous ces mots de métier.

Toutefois, nous mentionnerons encore que les achats de la matière brute si coûteuse, se font à Londres, où la Compagnie De Beers tient son marché, concurrentement avec de moindres trafiquants.

Depuis un bon temps, c'est l'Amérique qui tient la tête parmi les gros acheteurs de « taillé » ; quoique sans cesse, de nouveaux débouchés se créent dans le monde.

De même que tout commerce, celui du diamant a ses hauts et ses bas. Il y a des périodes grasses et des périodes maigres ; tantôt la demande dépasse les offres, tantôt c'est le contraire qui se produit. Et toute sorte de circonstances trop diverses pour qu'il soit possible de les énumérer ici, exercent sur la vente une influence décisive.

D'énormes capitaux sont exigés dans ce genre de commerce et les diamantaires sont exposés à des pertes considérables ; c'est vraiment une profession pleine de difficultés et de dangers.

Nous passerons maintenant à un examen plus détaillé de ce qui constitue la transformation du diamant brut.

chacun à une poignée au moyen d'un ciment qu'on appelle lithocolle. Après quoi, le cliveur frotte le diamant tranchant contre celui qu'il doit fendre, jusqu'à ce que se forme l'entaille ou la rainure convenable.

Au cours du frottement, de la poudre se produit, qui se récolte soigneusement dans une boîte nommée égrisoir.

Le choix seul de la direction donnée à la rainure, exige des connaissances spéciales. Le cliveur devra se rendre un compte exact du sens où court le « fil » du diamant, à savoir comment les lames se sont déposées aux époques de la cristallisation.

Lorsque la rainure est obtenue, le clivage proprement dit peut s'opérer.

L'artisan commence par assurer sa pierre dans un morceau de plomb sur sa table de cliveur. Il se saisit ensuite d'un couteau d'acier à lame droite et dure, à dos large, la lame du couteau est introduite dans la rainure. Après quoi, au moyen d'un marteau de cliveur ou d'une petite masse ronde d'acier, l'homme, d'un coup sur le dos de son couteau, fend le diamant en deux.

Le grand talent est, ici, de diviser le diamant de la manière la plus avantageuse possible et ceci exige beaucoup d'expérience et d'adresse.

Le déchet — pour ainsi nommer ce qui tombe dans l'égrisoir, — ne se perd évidemment pas ; la matière est, pour cela, bien trop précieuse.

Ces parcelles si petites soient-elles ont des noms tels que semence, égrisée, éclats, poussières et servent à tailler de petits brillants, des roses couronnées, ou des roses d'Anvers ou encore des demi-roses, des roses de Hollande. Enfin les parcelles trop menues sont broyées dans un mortier d'acier où elles se transforment en une poudre qui servira à l'époque du polissage.

Pour enlever les défauts ou impuretés (points, pailles, givre, glaces, dragons, gendarmes) qui résistent au clivage, on a recours à des manipulations qui autrefois se faisaient à la main sous le nom de brutage, et qui maintenant se font mécaniquement par le sciage qui se pratique au moyen d'un mince disque d'acier recouvert d'un mélange de poudre de diamant et d'huile d'olive épurée.

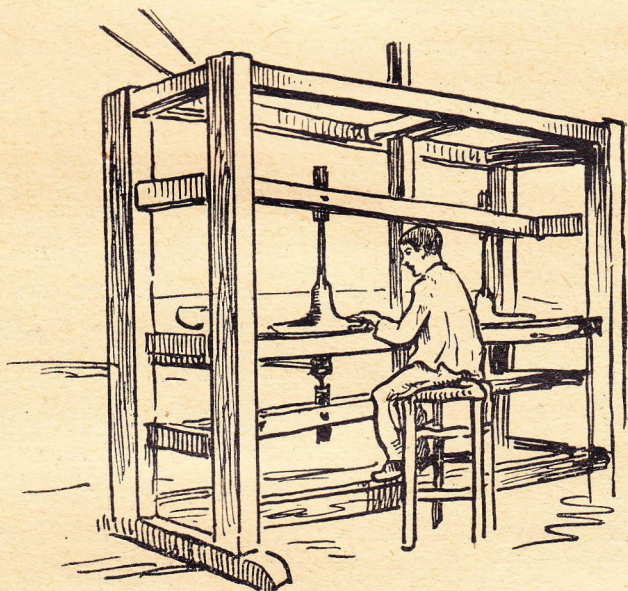
Après quoi pour faciliter le polissage, le diamant est bruté et vient par conséquent entre les mains du bruteur, qui lui donne la forme requise en enlevant tout ce qui nuirait à sa perfection.

Pour bruter ou enlever les dernières inégalités, on fixe la pierre au sommet d'un tour mû à la main, à la vapeur, au gaz ou à l'électricité. Le bruteur en approche la pointe d'un autre diamant assujetti dans une poignée et enlève ainsi toutes les rugosités ; coupant le diamant non pas au moyen de l'un ou l'autre couteau, mais bien au moyen du diamant même. Le mouvement tient plus du frottement que de la coupure. La partie qui doit être enlevée est mise en contact constant avec le diamant de la poignée (présenté en biseau) et la poussière qui résulte de ce frottement est soigneusement récoltée dans un égrisoir afin d'être utilisée au cours du polissage.

Cliver, scier, bruter, constituent par conséquent les opérations préparatoires au polissage. Nous ne les avons décrites ici que fort sommairement, car notre opuscule est destiné, non pas au lapidaire futur, mais simplement à l'usage du lecteur qui désire se faire une idée de l'industrie diamantaire.

LE POLISSAGE.

Ici aussi, nous nous contenterons d'une esquisse composée à grands traits, sans trop de mots techniques et en évitant les détails minutieux. Il existe de nom-



breux modèles dans la taille des pierres. Les lapidaires parlent volontiers de jours, de tables, de feuillet, de facettes, de pavillons, de pyramides, de bases, de dentelles, de culasses et que sais-je?

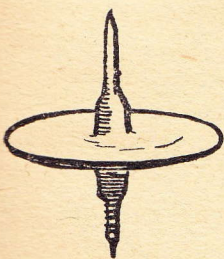
Celui qui désirait des détails complets (répétons-le) les trouvera dans les traités spéciaux. Pour nous, nous ne donnons ici, qu'un aperçu sommaire. Par polissage, nous n'entendons donc simplement que l'exé-

cution sur les pierres des facettes (petites surfaces géométriques), sans nous inquiéter ni de leurs formes ni de leurs nombres.

Le diamant se polit sur un disque de fer, placé de niveau et qui fait autour de son axe, de 1600 à 2500 évolutions à la minute. Nous venons d'expliquer que le diamant se polit au moyen de sa propre poudre. On en recouvre complètement le disque et pour qu'elle adhère convenablement, on l'a bien mélangée avec de l'huile d'olive très pure.

Vous vous rappellerez que cette poudre a été obtenue au cours du clivage et du brutage.

La pierre avant d'être polie, passe d'abord au sertisseur. Celui-ci l'assujettit dans une coquille de cuivre, une espèce de grand dé à coudre, pourvu d'un manche. Pour bien fixer la pierre, on la cale dans de la soudure, soit un mélange de plomb et d'étain, que l'on amollit sur une flamme de gaz. Cette soudure recouvre tout le diamant, en ne laissant de libre que la petite place qui doit être polie. La coquille est aussitôt plongée dans un baquet d'eau fraîche afin de refroidir et de durcir la soudure qui ainsi se referme vite.



Le sertisseur passe la coquille au polisseur. Celui-ci fixe le manche dans une tenaille et place le tout fermement devant lui de manière que le diamant soit fortement pressé contre le disque. Le disque tourne mécaniquement et à grande vitesse ; le diamant est frotté contre la poudre et se polit graduellement. Le diamantaire observe constamment le progrès de l'ouvrage et c'est à lui de juger du moment où la perfection est atteinte.

Il le repasse aussitôt au sertisseur. Présentée à la

flamme, la soudure s'amollit. L'artisan déplace le diamant, c'est-à-dire qu'il découvre une autre partie de la pierre pour qu'à son tour cette partie se polisse.

Le disque se couvre de chemins : griffes ou rainures. Le polisseur les fera enlever au moyen de papier-émeri. Il convient toutefois de noter que le disque présentera une surface plus ou moins polie selon la forme que l'on désire donner à la pierre.

Le polissage accompli, le diamant sera soigneusement lavé pour le débarrasser des taches huileuses dont il est couvert.

A cet effet, la pierre est trempée pendant une dizaine de minutes dans un bouillon d'acide sulfurique et d'eau forte. Après quoi, un bon bain à l'eau fraîche, un premier séchage à la toile, et pour couronner le tout, un bon frottement à la peau de chamois.

UNE VISITE DANS UNE TAILLERIE DE DIAMANTS.

A Anvers, nous avons visité une taillerie de diamants.

Un bâtiment à plusieurs étages, vaste et bien aéré. Nous pénétrâmes d'abord dans un petit cabinet. Un bruteur y exerçait son métier.

Le diamant à modifier se trouvait sur un banc de tourneur.

Une pointe ressortait contre laquelle le bruteur maintenait un second diamant et, comme nous l'avons déjà vu, c'est par frottement que cette protubérance s'enlevait plutôt que par l'effet d'une coupure proprement dite.

Notre guide saisit une boîte allongée de petite dimension dans laquelle de la poudre se trouvait récoltée.

— Gardez-vous de souffler, déclara-t-il, cette poussière grise est trop précieuse pour qu'on la laisse s'envoler et retomber « on ne sait où » sur le plancher ou sur l'appui des fenêtres. Tout à l'heure vous la verrez servir au polissage.

Pendant quelque temps, nous suivîmes le travail du bruteur, travail qui demande beaucoup de savoir faire et d'expérience car la moindre erreur de brutage occasionne au patron une perte sensible. Il apportait dans son travail une attention soutenue, examinait de temps en temps où en était l'entaille, et déplaçait la pierre toutes les fois qu'il le jugeait utile.

De là, nous passâmes dans la salle du polissage. Une quarantaine de polisseurs s'y trouvaient au travail. Chacun d'eux se trouvait placé devant un disque ou moulin comme on les appelle.

Il régnait dans la salle un bruit assourdissant, tout y ronflait, car de longues et larges courroies de transmission apportaient ici, le mouvement du moteur qui se trouvait en bas.

Et les roues bourdonnaient à l'envi et les disques de tourner à grande vitesse pour polir la plus précieuse de toutes les gemmes, qui servira d'ornement aux grands de la terre.

Notre guide nous présenta un petit plateau sur lequel s'étaient des diamants bruts. Ceux-ci ressemblaient à de petits morceaux de verre. Mais quel verre !

Il en choisit un, d'une taille inférieure à celle d'une bille et le pesa sur une balance petite et sensible qui se trouvait renfermée dans une caissette en verre.

— Cette pierre vaut environ 600 francs, dit-il. Vous saurez que nous exprimons le poids en carats.

Nous avons déjà expliqué ce que l'on entend par carat.

De là, nous allâmes au sertisseur. Il s'occupait précisément de fixer une pierre dans une coquille, et, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut, il recouvrait la pierre de soudure, la plongeait ensuite dans l'eau froide et passait alors le tout au polisseur (lapidaire).

Au sommet de la soudure, un diamant jetait ses feux.

Le lapidaire, après avoir assujetti la coquille dans une tenaille, l'appuya contre le disque.

Pour augmenter la pression, il posait sur le manche de la tenaille un lourd morceau de plomb.

Il tenait plusieurs diamants en cours de polissage, aussi plusieurs coquilles s'étaient-elles sur son disque.

— Quand donc ferez-vous tourner votre moulin? interrogeons-nous.

— Pour sûr qu'il tourne! répondit l'homme en riant.

— Tourne-t-il vraiment? L'on dirait qu'il reste là immobile? fîmes-nous tout étonné.

— En effet l'on s'y trompe. Cela provient de ce qu'il tourne avec une incroyable vélocité: 1600 tours à la minute.

Alternativement, le polisseur soulevait une coquille pour examiner soigneusement à la loupe les progrès du polissage. De temps en temps, il passait la coquille au sertisseur.

Fréquemment l'un ou l'autre venait consulter le contre-maître, lui montrer une pierre, échanger des réflexions.

Notre guide nous montra également la mixture de poudre et d'huile d'olive dont on enduit les meules: une pâte d'un gris noirâtre!

Et penser que seule, cette poudre a le pouvoir de polir le diamant: la pierre la plus dure du monde.

— Voyez ici un nouveau genre de coquille ou, comme nous les appelons, des coquilles mécaniques, renseigna notre guide.

Ces coquilles se passent de soudure et le polisseur y déplace ses pierres à son gré.

Les coquilles mécaniques sont plus avantageuses que les anciennes. Elles permettent de se passer des sertisseurs. Les dangereuses vapeurs délétères du plomb sont supprimées. La consommation du gaz est diminuée. L'ouvrage avance plus vite.

Nous passions de moulin en moulin. Dans les gran-

des lignes, aucune différence, du moins pour le profane, car nous ne nous étendrons pas sur la diversité des modèles.

Les polisseurs travaillent gaîment. De ci de là, une chanson s'élève au-dessus du ronron des roues et des courroies.

Et notre pensée se reportait sur Louis de Berchen, l'ingénieur Brugeois. Quels changements depuis sa découverte, quels progrès !

Quelle surprise ne serait pas la sienne, si soudain il pouvait visiter ces magnifiques installations dont l'origine remonte à son modeste réduit d'artisan !

En quittant la salle, nous jetions un dernier regard aux étages supérieurs où d'autres moulins encore poursuivaient leur course vertigineuse et nous descendîmes enfin à la chambre des machines.

Là se trouvait un moteur électrique, qui mettait en mouvement tous les moulins de la taillerie. Il bourdonnait sans arrêt... C'est lui, le producteur de tout ce mouvement, auquel il ne participe pas ! Ici, aucun travail mécanique apparent !

Le polissage exige une longue pratique de l'œil et de la main, en même temps qu'une expérience approfondie.

QUELQUES PARTICULARITES TOUCHANT DES DIAMANTS CELEBRES OU PARANGONS

Quelques diamants d'une valeur extraordinaire possèdent une histoire personnelle, pour lesquelles (histoire et valeur) ils sont connus dans le monde entier.

L'un des plus beaux se nomme « Le Régent » ou « Le Pitt ». Sa valeur est portée à 12.000.000 de francs.

Cette gemme adamantine et merveilleuse fut trouvée en 1702 au pays de Golconde dans les Indes orientales, par un simple nègre : un esclave ! Où le cacher ?... Un pareil trésor aux mains d'un paria méprisé ?... Le premier venu s'en serait impunément emparé. Quant à négocier sa trouvaille, le noir, dans les premiers temps, n'y pouvait songer, car il ne lui était pas même permis de quitter la plantation de son maître.

L'homme se fit, du côté du fémur, une profonde entaille à la jambe et cacha le royal joyau dans les bandes de pansement.

Après un temps, il prit un matelot anglais dans sa confiance, lui promettant la pierre s'il voulait le faire affranchir. Joyeusement, le pauvre hère échangerait contre sa liberté l'incalculable trésor, car sa liberté lui était plus précieuse que le plus beau diamant du monde. Le matelot réussit à savoir où le malheureux dissimulait sa fortune et attira le noir au bord de la mer. Il dépouilla le misérable et le jeta à l'eau !

Le brigand vendit le diamant au gouverneur du fort Saint Georges qui, en ce moment, était Thomas Pitt, le

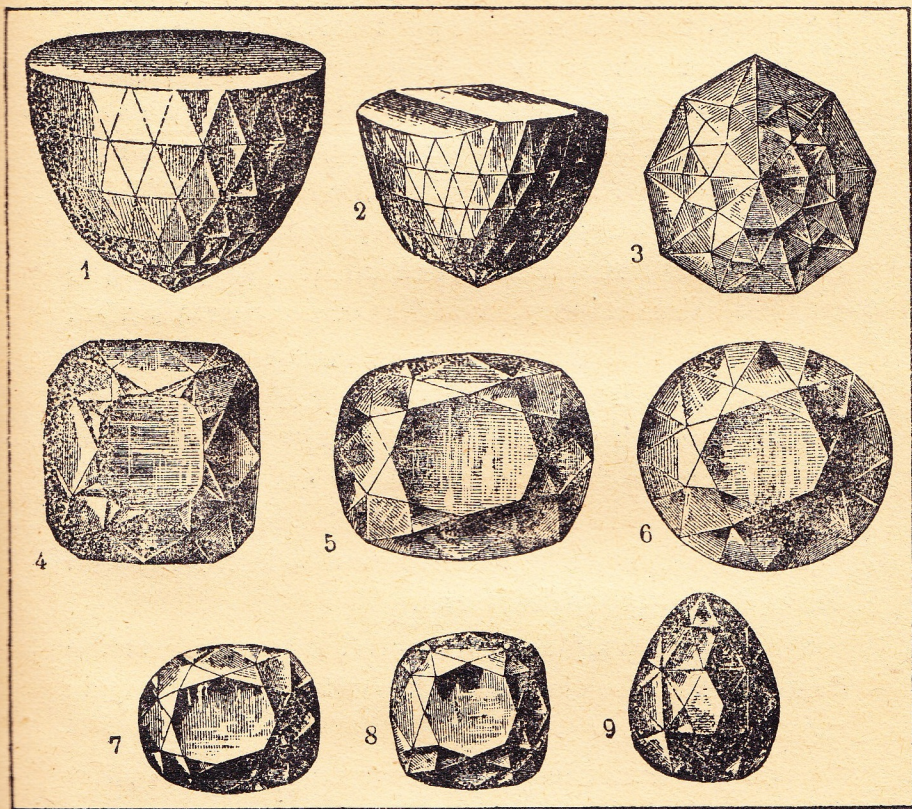
grand-père du fameux homme d'état : William Pitt. Au prix de 80.000 francs, le régent de France, Philippe d'Orléans, racheta la gemme et c'est ainsi qu'elle entra dans le trésor du roi Louis XV.



La taille du Régent (ou du Pitt) exigea deux années. En 1792, lors du pillage du palais royal des Tuileries, pendant la puissante révolution française, la gemme fut volée.

Deux années plus tard, le bijou fut retrouvé en pleins Champs-Elysées, où le voleur, sans doute, s'en était débarrassé à cause de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de négocier un diamant dont la disparition avait fait un bruit énorme.

La République, toujours besogneuse, mit le joyau en gage chez un orfèvre berlinois. Napoléon le dégagea et en orna le pommeau de son épée. Le « Régent »



1) Le grand Mogol, nommé d'après le nom de son premier possesseur.

2) L'Orlov ou l'Amsterdamois, passé des mains des Czars à celles des Soviets.

3) Le diamant de Toscane ou Le Florentin.

4) Le Régent, aussi nommé Le Pitt.

5) L'Etoile du Sud.

6) Le Koh-i-noor.

7) L'Impératrice Eugénie.

8) L'étoile polaire.

9) Le célèbre Sancy.

repose maintenant en sûreté dans un coffre-fort à l'abri du feu, au Louvre de Paris.

Le Koh-i-noor (la montagne de lumière) est un autre diamant célèbre qui appartient à la couronne d'Angleterre. Quoique découvert dès le XIV^e siècle, il ne fut taillé qu'en 1853. Il court légende sur légende au sujet de ce diamant.

Charles le Téméraire, dont nous avons rapporté les goûts fastueux, possédait un diamant d'extrême valeur : Le Sancy. Lorsque ce prince périt à la bataille de Nancy, le joyau fut ramassé par un simple soldat suisse, qui ne se doutait pas du trésor que le champ de bataille lui avait offert. Il vendit sa pierre à un prêtre, qui, à son tour, la repassa plus loin. En l'année 1489, le Sancy parvint jusqu'au roi de Portugal ; celui-ci, un jour de gêne, le vendit pour 200.000 francs à un marchand français qui, lui, le repassa au sire de Sancy, dont dès lors il conserva le nom.

Le sire de Sancy fut nommé ambassadeur du roi Henri III, mais le souverain exigea le diamant comme gage. Un écuyer eut la charge de porter le bijou au roi et fut en cours de route assailli par des malandrins et grièvement blessé. Pour sauver le trésor de son seigneur, l'écuyer fidèle avala la pierre et raconta la chose à l'un de ses compagnons d'infortune.

Sancy, informé de l'événement, fit ouvrir le ventre de son écuyer. Le diamant se trouvait dans l'estomac du cadavre !

La gemme tomba plus tard aux mains des souverains anglais ; puis, fit retour à la France, pour disparaître, tout comme le Régent pendant l'assaut des Tuileries. Il échoua, lui aussi, aux mains de Napoléon, dont la famille le vendit pour un prix dérisoire (24.000 francs) à l'empereur de Russie. A l'heure qu'il est, le joyau est probablement en la possession des soviets.

Encore plus étonnantes sont les aventures d'un autre diamant, qui appartient aux Czars de Russie. L'Orlov ou l'Amsterdamois qui ornait le sceptre de l'empereur.

Au 18^e siècle, ce diamant représentait l'œil d'une idole appartenant à Nadir-Shah, souverain de la Perse. Cet œil avait nom, « La lune des montagnes », l'autre œil, aussi un diamant, s'appelait « Le soleil de la mer ». En l'année 1747, au cours d'une conjuration, Nadar trouva la mort et, parmi d'autres trésors, les soldats s'emparèrent des yeux inestimables de l'idole. Ce qui advint du « soleil de la mer », nul ne l'a jamais su ; mais « La lune des montagnes » appartenait quelques années plus tard à un chef de clan des Afghanistans.



Celui-ci, un beau jour, rencontra un certain Schaf-rass, un riche marchand, à qui il offrit d'acheter le diamant. Schafrass ne put dissimuler son étonnement à



la vue d'un pareil trésor, dont l'hetman ignorait la première valeur. Mais aussitôt, celui-ci conçut des soupçons, et comme Schafrass prétendait réfléchir, notre hetman se retira en promettant bien, pour l'avenir de se montrer moins léger. Schafrass, au fond, voulait le diamant et finit par l'acheter 200.000 francs. Il se promettait de revendre la pierre avec un énorme bénéfice. L'impératrice Catherine II de Russie avait entendu parler du joyau et manda son possesseur à Saint-Pétersbourg, en lui promettant le remboursement de ses frais de voyage au cas où elle s'entendrait avec lui pour le prix de la pierre.

L'offre de la souveraine était manifestement gigantesque. Schafrass, en effet, toucherait sa vie durant une rente de 30.000 francs plus 2.500.000 francs en espèces, dont 1/5^e à l'heure même, et le reste en dix annuités. En outre, l'impératrice lui promettait un titre de noblesse. Le marchand exigea davantage, car il estimait que Catherine voulait le bijou à tout prix ; mais celle-ci, tout au contraire, rompit les négociations sur-le-champ.

Schafrass se trouva bientôt dans une situation difficile. Pas une des cours de l'Europe ne voulait du diamant à un prix pareil ; pour acquérir le diamant, il avait dû emprunter de l'argent et maintenant ne voilà-t-il pas que ses créanciers le poursuivaient ? En fin de compte, il ne fut que trop heureux de pouvoir céder son joyau à Catherine, moyennant une rente viagère de 15.000 francs et la somme de 2.500.000 francs. Il reçut également des lettres de noblesse, mais sa rente se trouvait diminuée de moitié.

Malgré tout cela, Schafrass ne fut pas heureux. Il se retira à Astrakan comme un homme fortuné, mais ses gendres vivaient en prodiges et le père prévit que son bien s'en irait rapidement hors de la famille : ce qui se vérifia sans tarder.

Un souverain de Bornéo, le Radja de Matan, passe pour posséder un diamant, dont un Anglais aurait offert 500.000 francs au comptant et en outre deux navires de guerre complètement équipés avec leurs canons et d'amples munitions et accompagnés de pièces navales. Le Radja refusa, car à son idée, la gemme adamantine avait le pouvoir de communiquer des vertus curatives à l'eau dans laquelle on l'avait plongée et de plus, le bonheur de sa race était attaché à la possession de la pierre merveilleuse.

Nous pourrions encore vous parler d'autres bijoux remarquables tels que de l'Etoile polaire (au trésor russe), du Florentin (de la maison d'Autriche), du Grand Mogol, de l'Etoile du Sud (au Brésil), de l'Impératrice Eugénie... mais en voilà assez pour montrer que l'homme convoite les pierres précieuses, au point même de ne connaître plus aucun frein, lorsqu'il veut acquérir ces hochets, qui en eux-mêmes ne possèdent aucune valeur.

A. Van der Meulen

DIAMANT



L. OPDEKKEK - UITGEVER - ANTWERPEN